

LE COURRIER

L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

WWW.LECOURRIER.CH

N°89 | 155^e année | CHF 4.00

HÔPITAUX

La facture du Covid passe mal



3 Les comptes des cinq établissements hospitaliers universitaires suisses sont déficitaires de 80 millions de francs pour 2020 et 2021 en raison du Covid. Leurs directions sont inquiètes face aux potentielles crises à venir.

éditorial

DOMINIQUE
HARTMANNUN DROIT
ATTAQUÉ
SANS FIN

Demain, une fois encore, les femmes seront dans la rue pour défendre le droit à l'avortement. Aux Etats-Unis, la Cour suprême envisage d'abroger l'arrêt *Roe vs Wade* qui considère depuis 1973 que le respect de la vie privée, constitutionnellement garanti, s'applique à l'avortement. Si l'avant-projet – qui a fuité – était adopté, la moitié des Etats environ pourraient interdire ou restreindre drastiquement l'IVG. Cette funeste perspective est à la fois le parachèvement de décennies de lutte conservatrice et un cadeau de départ de Donald Trump. Au fil du temps, les milieux évangéliques et catholiques, très majoritairement «provie», ont appris à cibler les personnes influentes et à monnayer politiquement leurs revendications. Donald Trump leur a fait la courte échelle en renforçant le poids conservateur à la Cour suprême, où un tiers seulement des juges est encore démocrate. A noter que la majorité des Etatsunien-nes veut conserver l'arrêt de 1973.

Avec ce projet, le paysage du pays des libertés pourrait changer très rapidement, notamment dans le sud des USA et dans le Midwest. Si plusieurs Etats républicains restreignent déjà l'accès à l'avortement, d'autres disposent des outils légaux nécessaires qu'ils activeront dès que la Cour suprême aura mis son projet à exécution. Signe que la menace est sérieuse, le Planning familial et certains

milieux médicaux imaginent déjà des moyens de réagir, par exemple en offrant un jour de consultation supplémentaire par semaine. Le premier centre d'appel destiné à orienter les femmes obligées d'avorter dans un autre Etat est aussi en préparation.

Outre les droits des femmes, la décision de la Cour ébranlerait aussi l'assise même du droit américain, bâti sur les pierres successives des arrêts faisant jurisprudence. Un nombre infime d'entre eux ont été annulé à ce jour.

Même s'il n'est pas certain que les manifestations de demain infléchissent la décision de la Cour, elles sont essentielles. Car l'accès à l'avortement semble un droit éternellement attaqué. Le National vient de refuser deux motions de l'UDC visant à le limiter. En Croatie, l'indignation populaire a permis qu'un avortement respectant la loi mais refusé par plusieurs hôpitaux, ait lieu. Aux Etats-Unis, la mobilisation donnera un visage et une détermination à la lutte des femmes pour le droit de disposer de leur corps. Effet collatéral: elle pourrait attiser le mécontentement d'un nombre grandissant d'Etatunien-nes qui juge la Cour suprême trop politique. Surtout, elle dira à toutes celles qui pourraient désormais avoir à parcourir des centaines de kilomètres – si elles en ont la possibilité – pour subir un avortement qu'elles ne sont pas seules. |

WEEK-END

- 12 SOLIDARITÉ** Dans le nord ivoirien, la pression des djihadistes bouleverse le fragile équilibre communautaire.
- 13 RELIGIONS** Le professeur d'histoire du christianisme Michel Grandjean tient sa leçon d'adieu. Entretien.

leMAG



Eloge de la décence

- 19 IDÉES** Les éditocrates réactionnaires hurlent à la censure *woke*. Riposte de l'essayiste Sébastien Fontenelle.
- 21 NOUVELLES** Tasha Rumley signe un premier recueil qui s'ouvre à l'Est, convaincant et tout en clair-obscur.
- 23 CINÉ** Cinéaste aimant les défis, Romed Wyder met en scène une émouvante rencontre amoureuse.

4 VAUD

Un appel lancé à gauche en faveur d'un salaire horaire **minimum**.

5 GENÈVE

Les opposant·es au PLQ des **Acacias** proposent un plan alternatif.

6 RÉGION

Nouvelle expo au **Laténium** parcourant 150 ans de recherches sur le site de La Tène.



De la Suisse à la Géorgie, Tasha Rumley signe sept récits qui marient l'amour et la mort, l'individuel et le collectif

OMBRES ET LUMIÈRE



Cérémonie à la cathédrale orthodoxe Sioni, à Tbilissi. La capitale géorgienne est le cadre de l'une des nouvelles d'*A l'amour, à la mort*. KEYSTONE/EPA/ZURAB KURTSIKIDZE

ANNE PITTELOUD

Nouvelles ► C'est un plaisir de découvrir une voix nouvelle, un univers original, une plume vive et précise, subtile et parfois tranchante. Celle de la Vaudoise Tasha Rumley, ancienne journaliste à *L'Hebdo* et l'une des six lauréates du prix d'écriture Atelier Studer / Ganz 2021 destiné à la relève, qui signe sept récits creusant les zones d'ombre des sentiments dans *A l'amour, à la mort*.

Publié à l'enseigne de Bernard Campiche, qui renouvelle avec bonheur son graphisme dans sa livraison printanière, le livre affiche en couverture une photo tirée de *L'Ange blanc: les enfants de Tchernobyl*, le beau travail du photographe Niels Ackermann en Ukraine. On y voit une jeune femme assise sur un vieux fauteuil brun, lasse et rêveuse, dans un intérieur tout en clair-obscur à l'image du re-

cueil. Car Tasha Rumley y tresse les ambivalences du cœur de manière fine et sans fards, trempant sa plume allusive dans ce qu'on préfère taire, avec un sens aigu de la narration qui nous embarque aussitôt et une attention marquée pour les territoires de l'Est.

Rêves brisés par la guerre

Il faut dire qu'après des études de russe à Lausanne, la jeune femme a été déléguée au CICR pendant sept ans, envoyée notamment au Donbass en 2014 et 2015, en Géorgie et dans les prisons kirghizes – outre le Soudan du Sud et le Congo. «Ces lieux et leurs drames ont marqué mon cœur et mon corps au fer rouge», écrit-elle sur son site¹. Et bien que je ne raconte pas mes histoires de mission directement, l'expérience de la guerre, de la mort et de la perte a pétri mon imaginaire.»

Son recueil y gagne profondeur et ouverture. Il commence

et se clôt par deux très courts textes, «Bambi» et «La Petite morte», prélude et coda pour dire le mariage de l'amour et de la mort – entre fatalisme tragique du destin pour le premier, puissance du désir au féminin pour le second. Le recueil se tient de manière cohérente entre ces deux pôles. Il y est question de femmes empêchées, de rêves brisés par la guerre ou par une société patriarcale, d'amitiés profondes, de deuils impossibles.

Ainsi, dans «Vivants les morts», Aurélien est trop occupé à faire vivre à travers lui ses proches disparus pour mener sa propre existence; dans «Petit frère», l'onde de choc d'un suicide paternel étend ses ramifications de manière insoupçonnée. Dans «Des tombes et des bombes», enfin, le corps du père doit être exhumé douze ans après son enterrement: il a été confondu avec celui d'un autre disparu lors de la guerre qui opposa la Géorgie à l'Ossétie du

Sud et à la Russie en 2008. Rentrée brièvement au pays, sa fille Anastasya revoit aussi sa meilleure amie, la brillante Nino, enlevée et mariée de force en plein bombardement, qui renoue des années plus tard avec son rêve d'être médecin.

Car les femmes de *A l'amour, à la mort* se heurtent à un monde qui ne veut pas leur faire une place. Elles ne sont pas des victimes, plutôt des héroïnes tragiques qui ont pour elles la puissance de leur désir et de leur volonté, la force de la sororité et d'expériences partagées.

L'art du clair-obscur

Ainsi de la bouleversante Aygul, la jeune stagiaire kirghize accueillie en colocation par la narratrice de «L'Heure morte»: d'abord agacée, celle-ci découvre sa capacité d'émerveillement, sa candeur enfantine. «Je l'observais et me demandais si j'avais jamais été pareillement curieuse, en extase devant la nouveauté, l'inconnu.» Alors qu'elle-même s'enlise dans une relation sans issue – preuve s'il en était besoin de la complexité intime des relations entre les sexes et des limites du désir de liberté –, elle assiste à l'éclosion d'Aygul. Un chemin vers l'émancipation qui se heurtera, lui, au mur du réel.

Tasha Rumley sait mener ses intrigues, avec un sens aigu de l'observation où quelques détails brossent un personnage, une atmosphère. Inattendus, rythmés, ses récits sont ainsi traversés de figures singulières dont la profondeur émerge au détour d'une image ou par un trait bien senti, tandis que passé et présent se nouent avec naturel pour souligner l'épaisseur du réel. Un jeu avec les contrastes, une manière d'éclaircir ce qui fait sens, tout un art du relief qui évoque décidément la technique du clair-obscur. I

Tasha Rumley, *A l'amour, à la mort*, Bernard Campiche Editeur, 2022, 196 pp.
¹ tasharumley.ch

Sa 21 mai à 12h, Tasha Rumley et Alex Capus dialogueront autour de «Amour, guerres et beauté», au Salon du livre en ville à Genève. Voir salondulivre.ch

L'art de déjouer les attentes

Jérôme Meizoz
Malencontre



Roman ► «Bon sang, tu n'es pas capable de retracer les faits de A à Z sans partir dans le décor? (...) J'avais étudié de près les astuces de nombreux romanciers sans accéder à leur magie», confesse le narrateur de *Malencontre*, qui se perd dans son enquête sur la disparition de Rosalba. Amour platonique de son adolescence, elle a épousé l'un des fils du propriétaire de la casse automobile du coin et a été avalée par cette riche famille clanique, férue de tir et de belles carrosseries, à laquelle elle a donné des enfants. Que cache sa disparition? Révolte, fuite, crime?

Le narrateur donne la parole à ceux qui ont connu la jeune femme, elle-même restant un point aveugle, l'angle mort autour duquel gravite tout un microcosme, sa disparition alimentant les fantasmes. Car il mène à sa façon une enquête qui n'aboutira nulle part, si ce n'est à dessiner le tableau d'une vallée et d'un monde alpin observés avec la distance de celui qui a fait des études à Paris et qu'on surnomme le Chinois – signe de son étrangeté. Loin de retracer les faits, le roman de Jérôme Meizoz déjoue les attentes et les codes narratifs, ne noue pas son intrigue, éparpille ses indices et ses personnages: cet «anti-polar» est un collage de fragments fictionnels et autobiographiques, d'observations sociologiques, de lectures, de réflexions, scandés par le refrain angoissé du Chinois – «Du calme, mon garçon, du calme», s'exhorte-t-il.

On reconnaît des motifs chers à l'auteur de *Séismes* et de *Faire le garçon* (Prix suisse de littérature 2018), le regard tendre et distant qu'il porte sur son lieu d'origine, le décalage ressenti chez les «mandarins» parisiens. Emotif et rêveur, antithèse des machos qui règnent sur la casse, son narrateur n'a jamais eu de relation avec Rosalba et préfère au fond l'imaginer. «Dans mon cœur et mon esprit, l'espace des possibles restait grand ouvert.» Jolie manière d'affirmer la prééminence de la fiction, littéraire ou amoureuse, sur «les étroites parois» d'un réel qu'il peine à habiter. **APD**

Jérôme Meizoz, *Malencontre*, Ed. Zoé, 2022, 149 pp.

Sa 21 mai à 15h au Salon du livre en ville à Genève, rencontre avec Jérôme Meizoz et Joseph Incardona, «Polar, anti-polar, une histoire de codes?» salondulivre.ch

Enquête en trompe-l'oeil

Roman ► Tout a l'air sérieux. Dans *Soloviov et Larionov*, Evgueni Vodolazkine raconte la quête de Soloviov, qui part en Crimée sur les traces du général «blanc» Larionov. Il espère comprendre pourquoi les Rouges ont épargné ce dernier. L'enquête le mène dans un colloque où sont confrontés deux versions de la capture du général par les bolcheviks. Le point de vue du vaincu fait en partie écho au récit de l'officier rouge, de façon troublante.

Les démarches de Soloviov ressemblent à une recherche historique. Ici et là, l'écrivain insère des notes érudites. Sauf que celles-ci sont inventées. Aucun général Larionov ne s'est battu en 1920 en Crimée, ni nulle part ailleurs. Rencontres insolites, amours, vols audacieux de manuscrits se succèdent dans ce roman à l'indéniable dimension comique. Soloviov part en fin de compte en quête de lui-même. Et il découvre la fragilité de la vérité historique.

Lire *Soloviov et Larionov*, du Russe Evgueni Vodolazkine, c'est être entraîné dans un jeu de piste picaresque. Le lieu de naissance de Soloviov, un hameau près d'une gare appelé Kilomètre-715, a peut-être aiguisé chez lui le goût des voyages. Les péripéties contées dans une langue savoureuse donnent au roman l'allure d'une investigation décalée qui prend l'apparence d'un jeu. L'illusion de rigueur académique achève de manipuler lectrices et lecteurs, pour leur plus grand plaisir. **MARC-OLIVIER PARLATANO**

Evgueni Vodolazkine, *Soloviov et Larionov*, traduit du russe par Joëlle Dublanche, Editions des Syrtes, 2022, 333 pp.



Le rôle des femmes dans le cinéma suisse

Chronique ► Dans *Role Play*, des réalisatrices racontent des moments où elles ont fait face à un obstacle et dû trouver une solution, pour être en accord avec elles-mêmes et faire bouger les lignes. A découvrir dès mardi, en trois langues.

Pourquoi est-ce que personne n'avait jamais fait de film sur le droit de vote des femmes? Lorsque Petra Volpe se pose cette question il y a près de dix ans, elle est traversée par plusieurs émotions successives: la joie de saisir un sujet inédit, la rancœur de jamais n'avoir abordé ce sujet en cours d'histoire, puis la colère de réaliser que «les femmes sont effacées». Ce sera le déclic pour réaliser *L'Ordre Divin*, un film drôle, nécessaire et extrêmement populaire, sorti en 2017.

Chaque épisode de *Role Play* revient sur un film d'une réalisatrice suisse et

raconte une «histoire derrière l'histoire», en trois langues: français, italien et allemand. Un défi inédit pour ce premier projet audio du réseau des femmes suisses dans l'audiovisuel, SWAN, diffusé dès mardi 17 mai sur les plateformes d'écoute usuelles.

Le podcast interroge des cinéastes de toute la Suisse, avec des styles et des expériences différentes. «Nous leur avons demandé de parler des moments où elles ont été face à un obstacle et ont dû trouver une solution, explique Stéphane Mitchell, coprésidente de SWAN lorsque le projet a été lancé. Nous voulions trouver des histoires et des moments où elles ont réussi à *flip the script*: à faire bouger les lignes.»

Stéphanie Chuat et Véronique Raymond y reviennent sur leur combat mené pour financer *Les Dames*, un film documentaire sur des sexagénaires



dans leur combat contre la solitude, et «porter des femmes invisibles à l'écran». Marie de Maricourt y raconte le casting de son film parlant de sexualité et de handicap. Klaudia Reynicke témoigne du pouvoir de la sororité, à

partir de l'exemple fort de sa collaboration avec la productrice Tiziana Soudani. Chanelle Eidenbenz se souvient du jour où elle a soudainement décelé un détail sexiste dans une scène, et cherché à convaincre une équipe largement masculine de la modifier.

Le choix des films a été laissé aux trois créatrices du podcast, la journaliste Pascaline Sordet en Suisse romande, la réalisatrice et productrice de podcast Katarina Hagstedt en Suisse alémanique et la journaliste radio Isabella Visetti au Tessin. Sabine Meyer a rejoint l'équipe pour la partie entretien des épisodes zurichois. La forme narrative est inspirée de la culture des podcasts anglo-saxons et scandinaves portée par la réalisatrice et productrice Katarina Hagstedt, basée à Zurich. Le travail multilingue, à distance et en pleine pandémie a également été un

apprentissage pour l'équipe: «Malgré le temps long et les zooms, il y avait une émulation et une grande curiosité», se rappelle Pascaline Sordet. «C'était très fluide, très suisse», complète Stéphane Mitchell.

Le dernier épisode du podcast – avec Petra Volpe – sera diffusé le 14 juin, date de la grève des femmes et 4^e anniversaire de SWAN. Bientôt une saison 2? «Je pense qu'on a la richesse pour continuer», conclut Pascaline Sordet, qui imagine déjà diversifier les expériences et explorer d'autres corps de métiers du cinéma. **LAURE GABUS**

Chaque mois, Laure Gabus, journaliste indépendante, créatrice et productrice de podcasts, vous propose une immersion sonore dans l'univers du podcast «natif» et francophone.